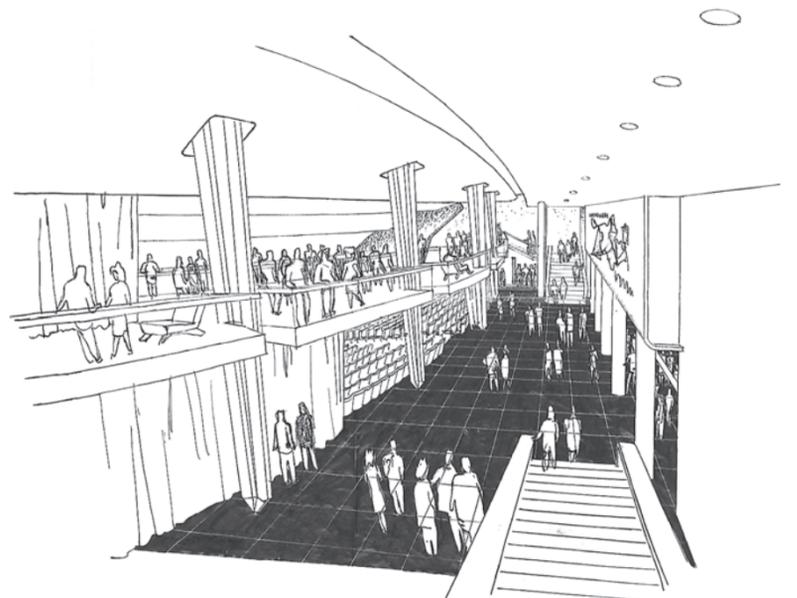




Photographie Michel Giesbrecht.

Le Plaza, invitation au voyage

On a appris la nouvelle au cœur de l'été 2019. Le Plaza est sauvé. Cette salle genevoise aussi mythique pour les historiens de l'architecture que pour les cinéphiles, inaugurée en 1952, fermée depuis 2004, devait être démolie, au profit de commerces, de quelques logements pour étudiants et surtout d'un parking. Seuls une poignée d'irréductibles avaient encore cru possible de lui éviter ce destin, et ils avaient convaincu en quelques mois plus de 11 000 signataires. Mais le nombre n'y aurait rien fait si, de son côté, la Fondation Hans Wilsdorf ne s'était penchée sur la question. Pour ces mécènes, il s'agit tout à la fois de sauver le patrimoine architectural de Marc J. Saugey et de développer un nouveau centre culturel et cinématographique aux larges ambitions, à la mesure de la salle et du complexe immobilier dans lequel elle s'insère. Du lancement du concours d'architecture à la réouverture, prévue à l'automne 2023, *La Couleur des jours* accompagne cette aventure. Voici les premières pages d'un palpitant feuilleton.



Cinéma Le Plaza, perspective intérieure dessinée par Louis Bongard, 1951. Fonds Saugey

« Une histoire vivante à laquelle il faut se rattacher »

Entretien avec
Jean-Pierre Greff,
directeur de la Haute
École d'art et de design
(HEAD-Genève)
et président de la
Fondation Plaza.

Rappelez-nous de quoi Le Plaza a été sauvé, comment et dans quel but.

Le Plaza a été sauvé d'une destruction programmée, juridiquement irréversible, par l'intervention de la Fondation Hans Wilsdorf qui porte une attention croissante au patrimoine moderne de Genève. La mobilisation de différents acteurs, et notamment des architectes, l'a guidée dans sa décision d'acquiescer l'ensemble Mont-Blanc Centre.

J'en ai été tôt informé, la Fondation m'a annoncé qu'elle achetait le bâtiment, qu'elle souhaitait réactiver Le Plaza dans sa vocation de lieu culturel, et m'a proposé de prendre la présidence d'une Fondation qui mènerait ce projet. J'ai accepté cette invitation avec bonheur et comme un honneur qui m'était fait. J'ai commencé à réfléchir à tous les possibles offerts par un tel lieu, avec sa salle de cinéma absolument remarquable. D'emblée, j'ai pensé qu'il n'y avait aucun intérêt à transformer celle-ci dans la perspective d'autres usages, ni même à la diviser, comme d'autres salles l'ont été. Elle y aurait perdu sa complétude et sa densité d'espace qui en font la magie. Je ne connais pas, de ce point de vue, de salle mieux adaptée à la « fonction cinéma ». Elle répond, magnifiquement, à la vision de Robert Bresson pour lequel « un film n'est pas fait pour une promenade des yeux, mais pour y pénétrer, y être absorbé tout entier ». En outre, l'ensemble Mont-Blanc Centre offrait un potentiel très intéressant en intégrant l'ensemble des espaces et des arcades qui entourent la salle de cinéma pour envisager la création d'un véritable « écosystème » culturel.

Il m'est ensuite apparu qu'il fallait aller dans le sens de l'événement cinéma. Cela me semblait correspondre à la qualité de la salle, à sa taille – même si l'on n'y retrouvera pas les 1230 places d'origine, et au projet originel de Saugey qui avait conçu l'écran, alors perçu comme immense, comme un dispositif de spectacle, avec cadre de bois doré et jeux de rideaux de scène. Le Plaza a ainsi inauguré en Suisse, à son ouverture, la nouvelle technique de projection *Cinéma-Scope*. Il s'agissait également de ne pas entrer en concurrence avec d'autres salles et en particulier avec les exploitants privés. Le Plaza n'aura donc pas de programmation régulière mais proposera une suite d'événements, petits ou grands.

En réfléchissant à la configuration architecturale de l'ensemble Mont-Blanc Centre avec les membres de la Fondation Plaza, nous avons développé divers scénarios permettant de multiplier les dispositifs d'interaction entre salle obscure et espaces publics qui caractérisaient déjà le projet de Saugey à l'origine. Notre projet envisage le cinéma dans son champ élargi, à tous égards, qu'il s'agisse d'une perspective historique – des origines du cinéma à son actualité immédiate – de genres cinématographiques ou de ses formats. En jouant d'un effet de contraste entre cette grande salle, son très grand écran, et des espaces qui accueilleront

d'autres dispositifs, d'autres dimensions et types d'écran, de l'installation cinématographique au smartphone.

Est-il possible de préciser comment le projet se déploiera ?

Nous souhaitons, je l'ai dit, créer un écosystème du cinéma, un lieu de vie, où l'on ira aussi prendre un café en ayant toujours à portée de main ou de regard des éléments pour penser ou rêver cinéma. Nous partons pour cela du bar-glacier conçu par Saugey, situé à l'entrée de la salle à droite, qui avait été transformé en bar de nuit. Cet espace deviendra un tea-room, lié à une librairie et à une bibliothèque dédiées au cinéma. Au niveau supérieur, le public retrouvera un établissement dans l'esprit de l'ancienne brasserie de l'Europe, dont l'exploitation devra aussi tisser des liens avec le 7^e art. Saugey a utilisé la déclivité de la rue pour donner un large point de vue à cette brasserie dont le nom reprenait celui du café qui préexistait à Mont-Blanc Centre.

L'arcade la plus avancée sur la rue de Chantepoulet servira d'accueil. Le public pourra y trouver des informations sur le programme du Plaza et de ses différents espaces. Ce sera aussi un lieu d'actualité sur le cinéma suisse et en Suisse, une sorte de chambre d'écho pour les sorties de film, les nombreux festivals suisses de cinéma, les productions en cours, etc.

Les arcades de la rue du Cendrier seront également investies. On y trouvera un espace pour les formats d'images en mouvement qui ne sont pas ceux de la salle de cinéma, par exemple pour ce qu'on a appelé le troisième cinéma, ou le cinéma d'exposition, des propositions qui relèvent plutôt de l'art vidéo, et pour des éclairages historiques, à partir d'expositions d'affiches, de documents, d'archives. Dans une perspective très proche de celle déjà engagée par le Geneva International Film Festival (GIFF), la réalité virtuelle et augmentée y aura aussi toute sa place. Un espace sera dédié à l'histoire des salles de cinéma, de leur conception à leur exploitation, notamment en Suisse. Nous sommes déjà en train de récupérer des fonds

d'archives importants et singuliers. Enfin, une arcade dont l'aménagement intérieur de l'architecte a été bien conservé devrait être consacrée à l'œuvre construite de Marc J. Saugey, voire de ses contemporains, en particulier pour ce qui concerne ses, ou leurs, projets de cinéma. En l'état, le projet se déploie sur environ 2500 m², alors que la grande salle elle-même n'en fait que 800, c'est donc beaucoup plus que la seule salle de cinéma de l'ancien Plaza.

Les arcades formant l'angle de la rue de Chantepoulet et de la rue du Cendrier resteront commerçantes, comme la majorité des bureaux de l'immeuble qui continueront d'être occupés par diverses sociétés. Il s'agit de préserver l'interpénétration entre lieux culturels, bureaux et commerces, qui correspondait à la conception de Saugey d'un complexe urbain. Mont-Blanc Centre doit rester un endroit où les gens circulent, vivent, se cultivent, vont au cinéma, se rencontrent...

Et quelle serait la programmation du nouveau Plaza ?

L'idée générale est d'en faire un *hub* du cinéma. Cela signifie que tout ce qui est important en matière de cinéma à Genève devra pouvoir y trouver place. Nous invitons les grands festivals genevois à s'y trouver chez eux. Certains, à l'instar des deux principaux, le GIFF et le FIFDH, ont déjà manifesté leur enthousiasme. Nous aimerions aussi y accueillir les Prix du cinéma suisse tous les deux ans. Ce doit être un lieu d'amplification, de cristallisation du cinéma à Genève et peut-être au-delà. Ce qui signifie que tout ne se passera pas au Plaza, qui opérera plutôt comme un lieu central, un carrefour... Ce sera l'adresse des cérémonies d'ouverture ou de clôture et des films événements, en jouant sur la complémentarité avec d'autres cinémas, ceux du Grütli notamment. Il manque à Genève une salle capable d'accueillir à la hauteur de leurs ambitions, dignement, les films importants comme les personnalités que reçoivent les festivals.

Le Plaza sera nécessairement en réseau avec d'autres cinémas européens travaillant dans un esprit similaire, de Zurich à

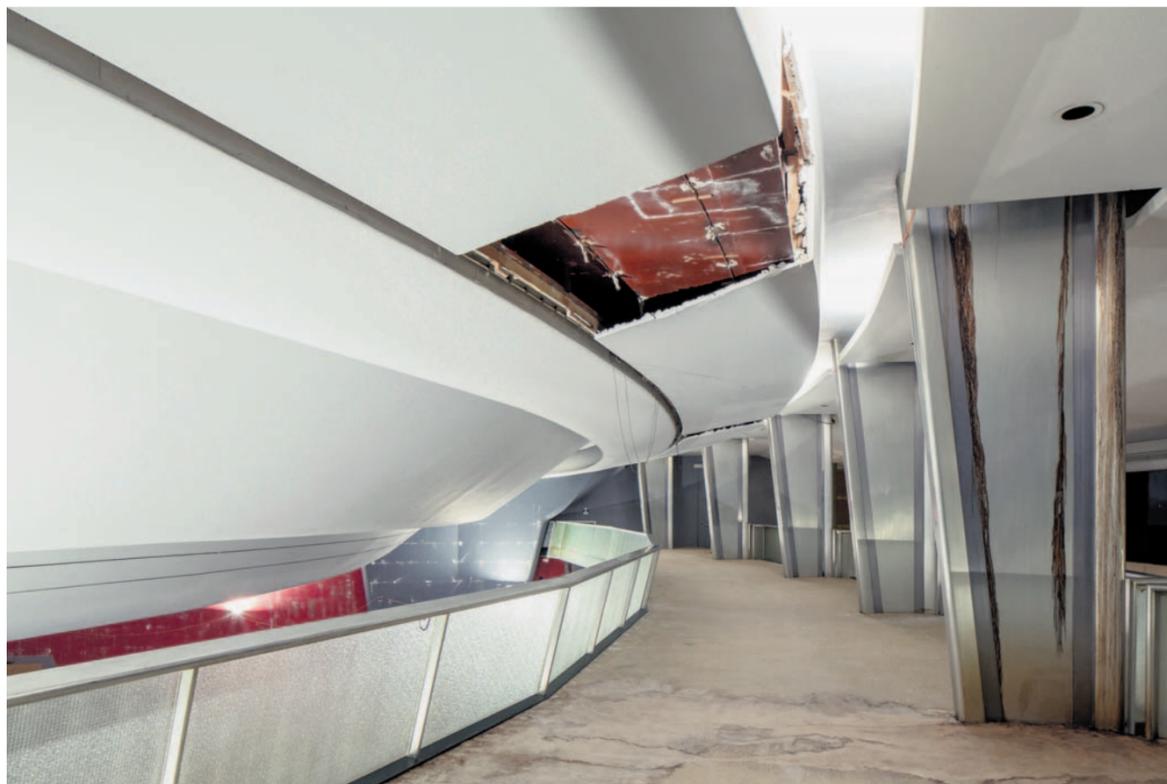
Rotterdam, en passant par Bruxelles et Paris, ainsi qu'avec des festivals internationaux, ce qui permettra d'organiser, par exemple, des répliques d'événements. Il s'agit bien d'œuvrer, avec d'autres, à inscrire Genève sur la carte européenne du cinéma. La direction artistique devra par ailleurs inventer ses propres manifestations, qui permettront de découvrir des cinématographies exigeantes et des propositions contemporaines radicales, de mettre en valeur de jeunes réalisateurs suisses, ou encore de présenter au public le travail des écoles de cinéma, suisses ou internationales.

Mais on pourra aussi vivre ou revivre au Plaza des moments de cinéma grand public. Il faut absolument que soit réactivée la relation émotionnelle, presque sentimentale, que la population genevoise entretient avec cette salle. Je suis moi-même arrivé à Genève peu avant sa fermeture, mais dès que je commence à en parler je récolte une foule d'anecdotes personnelles. On me raconte des premières sorties au cinéma, la découverte de films à grand spectacle, de James Bond à la science-fiction, en passant par *Le Parrain* ou le western... Et de premiers baisers... Il existe toute une histoire vivante du Plaza à laquelle nous devons nous rattacher, en réactivant toutes ces cinématographies de grandes productions, sous des formes événementielles finement sélectionnées, mises en perspective, commentées et accompagnées, par exemple, d'invitations de personnalités majeures, ce qui se fait très peu à Genève aujourd'hui. Avec ses quelque 750 places, Le Plaza sera semblablement en mesure de proposer les avant-premières suisses de grands films, en présence là encore, de leurs producteurs ou productrices, réalisateurs ou réalisatrices, acteurs et actrices.

En dehors de tous ces moments vifs de cinéma, la salle pourra accueillir de grandes conférences professionnelles ou publiques consacrées au cinéma et à l'image, mais aussi plus largement aux enjeux sociaux, économiques ou politiques de la culture contemporaine. Ce genre de manifestations, paradoxalement, échappent à la ville internationale qu'est Genève.



Photographies Michel Giesbrecht.



Vingt ans de combat

- 2000** – Demande de classement du complexe Mont-Blanc Centre par l'Institut d'architecture de l'Université de Genève.
- 2002** – Demande de classement par l'association Patrimoine suisse Genève.
- 2004** – Classement de l'ensemble Mont-Blanc Centre, y compris le cinéma Le Plaza, par le Conseil d'État.
- 31 janvier 2004** – Fermeture de la salle.
- 2006** – Classement confirmé par le Tribunal administratif avec une réserve concernant Le Plaza.
- 2008** – Préavis de la Commission des monuments, de la nature et des sites (CMNS) qui juge l'exclusion du Plaza du classement « tout simplement pas admissible en termes de conservation du patrimoine architectural ». Le préavis de la Ville de Genève va dans le même sens.
- 2009** – Le Conseil d'État rejette la demande d'annulation du classement du Plaza formulée par la société propriétaire.
- 2010** – Le Tribunal administratif rejette l'argumentation du Conseil d'État selon laquelle la rentabilité du Plaza peut être compensée par les loyers des immeubles de bureaux. La jurisprudence du Tribunal fédéral considère qu'« on ne peut obliger un propriétaire à accepter une affectation qui porterait atteinte de manière excessive à la rentabilité d'un bien ».
- 2011** – Le Conseil d'État finit par (re)classer l'ensemble Mont-Blanc Centre en excluant Le Plaza. La société propriétaire recourt.
- 2012** – Le recours est rejeté par le Tribunal fédéral.
- 2015** – L'autorisation de démolir le cinéma Le Plaza est délivrée.
- nov. 2015** – Plusieurs citoyens et la Fédération des architectes suisses (FAS) section Genève recourent contre l'autorisation.
- avril 2016** – Le Tribunal administratif déclare le recours de la FAS irrecevable.
- nov. 2017** – Dépôt à la Chancellerie d'État d'une initiative populaire cantonale législative intitulée *Le Plaza ne doit pas mourir* (IN 166) signée par 11 300 citoyennes et citoyens.
- mars 2018** – Invalidation de l'initiative par le Conseil d'État pour inconstitutionnalité.
- avril 2018** – Recours interjeté auprès de la chambre constitutionnelle de la Cour de Justice contre l'arrêt d'invalidation.
- fév. 2019** – Rejet du recours par la chambre constitutionnelle.
- mars 2019** – Recours de la part du comité d'initiative auprès du Tribunal fédéral. Toujours pendant.
- 7 août 2019** – Coup de théâtre ! La Fondation Hans Wilsdorf annonce qu'elle vient d'acquiescer le complexe Mont-Blanc Centre et que Le Plaza va retrouver sa fonction de cinéma et qu'il sera à nouveau classé.
- 29 juin 2020** – La Fondation Plaza est créée. Elle pilote la restauration et gèrera ce nouveau lieu culturel.

Chronologie établie par Pauline Nerfin et Tarramo Broennimann

Pour être à la hauteur de la qualité de l'espace et des investissements engagés, notre ambition est de faire du Plaza un lieu phare qui permette à Genève d'être repérée comme une ville de cinéma, en Suisse et en Europe. Mais notre projet recouvre aussi un enjeu très local – éminemment important – qui consiste à être un vecteur de revitalisation du quartier Chantepoulet, de jour comme de nuit. Cette partie de la ville s'est fragilisée, on y voit beaucoup d'arcades en déshérence, alors que, placée entre la gare et le lac, elle a un potentiel formidable. C'est là un enjeu de développement territorial et de rééquilibrage entre les rives gauche et droite de la ville.

Ces principes de restauration et de restructuration, tout comme ces envies programmatiques, sous-tendent le concours d'architecture lancé à la fin de l'été.

Bien évidemment, ce programme peut évoluer avec les propositions des architectes lors de ce concours pour lequel nous avons aussi un désir d'exemplarité. C'est un défi car la qualité de la restauration doit être admirable et elle le sera d'autant plus qu'elle sera invisible. Ce n'est pas le cadre pour produire un geste architectural. Les participants-e-s doivent travailler à partir de leur sensibilité, de leur amour pour cette architecture-là et, me semble-t-il, s'effacer au profit de Saugey et de l'histoire du Plaza.

L'architecte Jacques Roulet – qui fait partie du Conseil de la Fondation Plaza avec Marc Maugué, secrétaire général de la Fondation Hans Wilsdorf et moi-même – organise le concours avec beaucoup de précision et de vigilance. Nous sommes secondés par un comité scientifique formé d'architectes qui ont été parmi les plus engagés pour la sauvegarde du Plaza, Tarramo Broennimann, Philippe Meier et Catherine Dumont d'Ayot, qui a consacré sa thèse à Saugey. Y figurent aussi Jean-Frédéric Luscher, délégué cantonal à la protection du patrimoine (Département du territoire), également architecte, et Pauline Gyax, productrice de cinéma. À ce groupe s'ajoutent des invités ponctuels, des experts que nous souhaitons entendre sur telle ou telle question.

Quinze bureaux d'architectes ont été choisis, ce qui est considérable alors que nous n'étions aucunement contraints par les réglementations en vigueur. Ce sont à peu près pour moitié des bureaux genevois et du reste de la Suisse, auxquels s'ajoute un atelier français. Tous sont reconnus, grâce à des études ou des réalisations, pour leur sensibilité à l'architecture suisse des années 50 et 60.

Nous avons pris neuf mois pour simplement élaborer le projet et le règlement du concours, qui ne concerne pas seulement

la salle mais tout le périmètre du centre culturel. Beaucoup de pré-études ont été réalisées, par exemple, sur l'état du bâtiment et son « archéologie », sur la réglementation en matière de sécurité. Nous avons aussi commandé une reconstitution en 3D des lieux pour aider les architectes. La Boîte – Visual Art, basée à Locarno, spécialisée dans les technologies sonores et visuelles des salles de cinéma, cherche avec nous comment donner le meilleur potentiel au Plaza en termes de qualité d'image et acoustique.

La première phase se termine en janvier. Le jury sélectionnera un petit nombre de bureaux qui participeront à un concours en mandat d'études parallèles et travailleront de manière plus détaillée jusqu'au mois de mai 2021. Le chantier devrait débuter au début de l'année 2022 pour une ouverture prévue à l'automne 2023.

Au-delà du Plaza, nous sommes attentifs à la rénovation de l'immeuble Mont-Blanc Centre dans son entier. Notre désir, là aussi, est de mener un travail de restauration exemplaire sur les espaces intérieurs. L'essentiel a été préservé, en tout cas dans les parties communes. Les couloirs, les cages d'escaliers sont conservés jusque dans leurs détails, avec les rampes élégantes, les luminaires, et même les cendriers témoins d'un autre temps. Les portes palières sont pour la plupart d'origine. L'état intérieur des bureaux est lui plus variable. Nous mettons en place une charte d'aménagement contraignante pour les locataires et, à chaque fois qu'un espace sera libéré, une restauration respectueuse aura lieu, en collaboration étroite avec l'Office du patrimoine et des sites.

En attendant cette ouverture, le public aura de quoi patienter...

Nous ne souhaitons pas faire attendre le public jusqu'en 2023 pour lui permettre de découvrir ou redécouvrir les lieux. Nous allons organiser différents événements en attendant l'ouverture du chantier. C'est une façon d'exprimer notre propre impatience comme celle, sans doute, du public genevois. Le premier est un spectacle musical produit dans le cadre du GIFF dès cet automne. Le festival met aussi sur pied un programme de cinéma virtuel qui montrera que Le Plaza est un espace adapté pour les nouvelles technologies. Cette collaboration est emblématique puisque le GIFF sera l'un de nos partenaires réguliers.

Nous prévoyons au printemps 2021 un grand événement PLAZA avec un programme riche déployé sur un long week-end. Cet événement réunira le public genevois autour de l'histoire de ces lieux, mais aussi autour de l'histoire du cinéma ou des histoires du cinéma, à travers tous les conti-

nents... Il y aura aussi des propositions très familiales, du côté du cinéma d'animation. On pourra découvrir la présentation du projet de rénovation et les propositions des architectes ainsi que des documents historiques. Quatre photographes contemporains proposeront un regard très subjectif sur la salle, dans l'état « dénudé » qui est le sien aujourd'hui. Ce sera aussi l'occasion de projeter pour la première fois le film que Stéphane Riethauser, le réalisateur de *Madame*, consacre actuellement et à notre invitation au Plaza. Parmi les documents que nous avons pu lui remettre figurent les carnets du projectionniste du Plaza, depuis son ouverture en novembre 1952 jusqu'en 1985, qui permettent de connaître tous les films projetés. Celui qui a eu le plus de succès au cours de ces décennies est sans conteste *Le Docteur Jivago* qui a compté 102 000 entrées. C'est inimaginable aujourd'hui...

Nous avons aussi mis ces carnets précieux à la disposition des deux artistes qui ponctueront chacun-e à leur façon la période d'attente du nouveau Plaza jusqu'en 2023. Christian Robert-Tissot travaille sur la grande enseigne posée sur la marquise. C'est un élément iconique qui est resté là malgré la fermeture du cinéma depuis seize ans et a contribué à conserver dans les esprits la possibilité que le cinéma puisse renaître. Dès cet automne et chaque saison il fera une proposition typographique nouvelle. Fabienne Radi écrit une chronique d'artiste liée à l'histoire du cinéma qui, avec la collaboration graphique de Clovis Duran, sera affichée sur la rue, notamment dans les cadres conçus dès l'origine par Saugey.

Tout cela reste en réflexion et le projet s'enrichit au fil de nos rencontres et discussions. Mais il est d'ores et déjà clair, je crois, que l'œuvre de Saugey, restaurée dans son intégrité, portera l'ambition d'un espace capable de répondre demain, de façon contemporaine, aux attentes de cinéma exprimées par Robert Desnos, poète, il y a près d'un siècle :

« Ce que nous demandons au cinéma, c'est l'impossible, c'est l'inattendu, le rêve, la surprise, le lyrisme qui effacent les bassesses dans les âmes et les précipitent enthousiastes aux barricades et dans les aventures ; ce que nous demandons au cinéma, c'est ce que l'amour et la vie nous refusent, c'est le mystère, c'est le miracle. »

Or tout ce que nous venons d'évoquer ensemble tient au miracle qu'a été le sauvetage *in extremis* du Plaza au milieu de l'été dernier.

PROPOS RECUEILLIS PAR
ÉLISABETH CHARDON



24 fois la vérité

Lors du passage au cinéma sonore, le nombre d'images par seconde fut normalisé à 24, ce qui était considéré comme le temps réel – la vitesse de défilement de la pellicule 35 mm au sein du projecteur créant l'illusion du mouvement. Or, comme stipulé dans *Le Petit Soldat* (Jean-Luc Godard, 1963), «la photographie c'est la vérité et le cinéma c'est 24 fois la vérité par seconde». Afin de prendre en considération le médium pour lequel la salle de cinéma a été bâtie, le processus de prise de vue introduit un mouvement de caméra au sein de

l'image fixe, permis par un temps d'exposition de 24". La structure novatrice du Plaza, constituée de poutres en aluminium, était une prouesse pour son époque et permettait de créer l'espace ouvert souhaité par Marc J. Saugey, produisant une continuité visuelle et un effet aérien. Les images se retrouvent dans cette transparence qui instaure un dialogue entre fiction cinématographique et réalité urbaine. L'œil est amené à se concentrer sur la juxtaposition des divers volumes

s'imbriquant les uns dans les autres. La charpente emprunte au monde de l'aviation ses formes coniques, biaisées et arrondies, s'entrelaçant dans les photographies jusqu'à leur faire perdre pied et s'envoyer en l'air. Au moment des prises de vue, la salle est en attente de sa restauration. Écrans, projecteurs, sièges, spectateurices manquent donc à l'appel. Projection de projections, l'écran et le faisceau du projecteur s'invitent de façon allégorique dans certaines des images. Z. A.

Zoé Aubry est une des photographes mandatées par la Fondation Plaza pour porter leur regard sur l'état actuel du cinéma, accompagnés par la commissaire Sarah Zürcher. Ces deux images appartiennent à une série de huit.



IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST
 IL ÉTAIT UNE FOIS LA RÉVOLUTION
 IL ÉTAIT UNE FOIS EN AMÉRIQUE
 IL ÉTAIT UNE FOIS LE PLAZA

Il était une fois Le Plaza (S01E01), 2020. Concept : Fabienne Radi. Graphisme : Clovis Duran.

Il était une fois pour toutes

FABIENNE RADI

Hormis le fait d'évoquer un groupe de variété française qui a contribué à augmenter le taux de lessives par ménage dans les années 70 (*J'ai encore rêvé d'elle, je l'ai rêvé si fort que les draps s'en souviennent*), la formule *Il était une fois*, qui se décline parfois en *Il y avait une fois* (nette-

ment plus lourdaud), a paraît-il été inventée par Charles Perrault qui, visiblement enchanté de sa trouvaille, s'est dépêché de l'utiliser pour introduire sept des huit *Contes de ma mère l'Oye*.

Celui qui a bien su exploiter le filon de Charles, mais dans un autre média, c'est Sergio Leone. Malin, le cinéaste italien saura

répéter la formule dans les titres de ses films avec le succès que l'on sait : *l'Ouest* en 1968, *la révolution* en 1971, *en Amérique* en 1984. Il n'y a pas que les trains qui sifflent trois fois au cinéma.

Dans les livres pour enfants, l'histoire se termine généralement par une autre expression du même acabit. Le conteur (qui a long-

temps été un oncle barbu fumant la pipe et se prénommant Paul) a le choix entre plusieurs variantes pour faire comprendre à son jeune auditoire que *maintenant ça suffit, tout le monde au lit*. Les trois expressions les plus courantes dans nos contrées à climat tempéré sont :

- a) ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants
- b) ils se marièrent et vécurent heureux jusqu'à la fin des temps
- c) et tout est bien qui finit bien.

Celle qui a su habilement compresser le tout, ou plus exactement en télescoper les parties, c'est l'artiste conceptuelle Louise Lawler. Dans une œuvre datée de 1986, elle juxtapose une photographie – montrant l'intérieur chic d'un collectionneur d'art fortuné – et une phrase aussi courte qu'efficace en matière de féminisme comme de sociologie de l'art :

*Il était une fois un petit garçon,
 et tout est bien qui finit bien*¹.

Pas besoin d'avoir lu Bruno Bettelheim pour apprécier l'ironie de la pièce².

Le cinéma Le Plaza, lui, a évité de justesse une issue catastrophique. Se réincarner en parking est une fin qu'on ne souhaite à personne, pas même à son pire ennemi. D'où le choix de la formule *Il était une fois Le Plaza* pour vous raconter, depuis ses tout débuts et en plusieurs épisodes, les folles aventures d'un cinéma genevois. À SUIVRE.

¹ Quelqu'un pour m'expliquer ce que vient faire une oie, de surcroît mère, dans ces histoires ? Ce n'est pas très clair pour moi.

² En V.O. : *Once there was a little boy, and everything turned out alright. THE END*. On s'est permis de ne pas mettre FIN dans la traduction française pour éviter la redondance *finit/fin*.

³ Louise Lawler l'a déclinée en carte de visite, *wall painting* et continue d'en faire des éditions encadrées à tirage limité. Comme quoi cette pièce n'a pas de fin.

Les cinémas de Marc J. Saugey

En concevant des salles pour le 7^e art, cet architecte majeur des années 1950 a assouvi sa passion pour les innovations techniques.

CATHERINE COURTIAU

Saugey est né Joseph Marc le 24 avril 1908 à Vézenaz, dans la commune genevoise de Collonge-Bellerive, et décédé le 7 janvier 1971 à Genève. Son père, Jean, était français et possédait une petite entreprise de maçonnerie à Vézenaz. En 1933, il épousa Danielle Bertrand, également française, avec laquelle il eut une fille, Francine. Sa femme décéda suite à un accident de la route en 1937. Il se remaria en 1941 avec Suzanne Guelpa, fille du président du Cercle français de Genève.

Marc Saugey entra en 1923 à l'École des arts et métiers (Technicum) de Genève et obtint en 1926 son diplôme de technicien en construction et en génie civil avec un projet intitulé «Icare». Évoquer le fils de Dédale qui approcha trop près du soleil et vit fondre ses ailes de cire tenait-il du stratagème pour déjouer l'aspect risible du sujet imposé, le «morcellement supposé du Champ d'aviation de Cointrin» en quatre parties – exploitations agricoles, cités jardins, quartiers de villas et domaine public –, alors même que Genève venait d'être désignée comme siège de la Société des Nations et que les lignes aériennes avaient été inaugurées en 1922 ? Ou était-ce un avertissement contre le mauvais usage d'une technologie de la part d'un homme qui allait investir dans le progrès, dans les techniques innovatrices, qui allait emprunter un parcours tout à fait personnel, hors du commun ?

Après l'obtention de son diplôme en 1926, les sept années qui suivirent restent relativement obscures. D'après un *curriculum vitae*, sans date ni signature, dactylographié sur son papier à en-tête et remontant sans doute à 1960, Saugey aurait suivi des cours comme auditeur à l'École des beaux-arts de Genève et effectué plusieurs stages dans différentes agences d'architecture et bureaux d'entreprises en Suisse, en Allemagne et en France.

Sa carrière professionnelle connue débuta à Genève en 1933, lorsqu'à 25 ans il se joignit à Louis Vincent, René Schwertz et Henri Lesemann dans l'Atelier d'architectes, comme technicien civil. Aucun collaborateur de cet atelier n'était membre de la Société des ingénieurs et architectes (SIA) et aucun d'eux ne semble avoir porté le titre universitaire d'architecte.

En 1941, Saugey ouvrit au quai Gustave-Ador son propre bureau qui ne comptait, au début, que quatre à cinq personnes, avant de s'installer dans un des édifices construits par l'Atelier d'architectes, la Tour de Rive, au boulevard Helvétique n°14. Terminé en 1938, le premier «gratte-ciel» de Genève rivalisait avec la flèche de la cathédrale Saint-Pierre. Dès 1948, le nombre de ses collaborateurs passa de 25 à 40, parmi lesquels Louis Bongard de 1948 à 1961, Christian Hunziker

de 1949 à 1957, Robert Frei de 1950 à 1957, André Corbat de 1951 à 1961 ou Pierre Karlen de 1953 à 1958.

Aux côtés d'Alberto Sartoris, Francis Quétant, Boris Nazarieff, Jean-Henri Schürch, René Schwertz et Frédéric Gampert, Saugey fut un des membres fondateurs de l'éphémère «Groupe pour l'architecture nouvelle à Genève», le GANG (1931-1934), qui voulait établir les bases d'une architecture nouvelle, authentique et simple, et qui devint l'antenne du Comité international pour la réalisation des problèmes d'architecture contemporaine (CIRPAC), organe exécutif des CIAM – les Congrès internationaux d'architecture moderne –, créés en 1928 à La Sarraz par d'éminents architectes européens, dont Le Corbusier, et dissouts en 1959.

En sa qualité de membre de l'Association des techniciens de Genève (ATG), Saugey fut choisi en 1939 pour siéger dans la commission de surveillance du Bureau d'entraide technique. Le BET, qui avait pour but d'offrir du travail aux chômeurs des professions techniques, avait été créé cette année-là par le Département du travail, de l'hygiène et de l'assistance publique du canton de Genève, à l'instar de ce qui se faisait alors à Lausanne, Winterthour, Berne ou Schaffhouse. Saugey le présidera de 1943 à 1950.

En 1941, il adhéra à l'Association syndicale des architectes (ASA), qui défendait les intérêts professionnels et patronaux. Elle deviendra en 1965 l'Association genevoise d'architectes (AGA).



La Tour de Rive, boulevard Helvétique.



Marc J. Saugey dessinant une esquisse de la façade de Mont-Blanc Centre, vers 1951. Photographie Franz Villiger/Fonds Saugey



L'architecte dans son bureau au 8^e étage de la Tour de Rive, 1959. Photographie Georges Klemm/Documentation photographique Ville de Genève

Saugey prit part à l'assemblée constitutive de l'Union internationale des architectes (UIA) en 1948 à Lausanne, réunion centrée sur la problématique «L'architecte devant ses tâches nouvelles» et organisée sous la présidence d'honneur d'Auguste Perret et le haut patronage du Conseil fédéral. Il y participa sous l'étiquette d'architecte CIAM, ce qui démontre l'importance qu'il attachait dès lors à cette organisation puisqu'il n'en était devenu membre qu'en juin 1946. Avec notamment le Français Pierre Vago, l'un des principaux initiateurs de l'UIA et son secrétaire général pendant de longues années, il fondera en 1967 la société Europlan, «Compagnie de planification, d'architecture et de construction», préfigurant les collaborations internationales d'architectes actuelles.

Pendant et peu après ses grandes périodes constructives à Genève, Saugey eut, dès 1954, diverses opportunités de projeter et de construire à l'étranger, en Espagne, au Portugal, en Italie, Turquie, Arabie saoudite, au Maroc, Liban, Soudan. Un grand nombre de ses multiples projets de centres touristiques, d'hôtels de luxe et de villas ne furent jamais réalisés.

En 1956, il fut admis à la Fédération des architectes suisses (FAS) et élu président de la section genevoise de 1958 à 1964. Dans les mêmes années, il fut chargé en tant qu'architecte de l'aménagement du secteur du port pour l'Exposition nationale de 1964 à Lausanne.

Saugey publiait des articles dans les revues spécialisées suisses et françaises, comme

L'Exposition nationale de 1964

En 1961, Saugey s'était mis sur les rangs pour participer à l'élaboration du projet de l'Exposition nationale à Lausanne. Son offre avait été retenue et, après un concours d'idées, il a été mandaté pour aménager le secteur du Port comprenant: restaurants, attractions, commerces, casino, jeux lacustres. Avec ses collaborateurs il a certainement esquissé mille et un projets, mais aucun de lui donnait satisfaction et le délai arrivait à échéance.

Je me trouvais dans les bureaux de Saugey avec ses architectes, MM. Bongard, Hunziker, Frei, Corbat. Les bureaux étaient au dernier étage de la tour du boulevard Helvétique, d'où on apercevait le port et les voiliers se préparer pour la régates du Bol d'Or. À Genève, un port... c'est quoi? Un fouillis de voiles. Cette image a été le déclic qui engendra, ce jour-là, l'aménagement et l'architecture du Port à l'Exposition de 1964 à Lausanne. Il a fallu développer l'idée et l'imagination n'a pas manqué. On a tout d'abord supprimé les coques des bateaux, difficiles à aménager pour contenir le programme donné par la direction de l'exposition. Puis on a relié les toiles entre elles en modulant les hauteurs, les largeurs, les couleurs; les voiles sont devenues de grandes tentes multiformes.

Après quelques retouches, le secteur du Port était né; il avait une architecture des plus originales: des voiles, sans bateaux pour les porter. Or, jusque là, on s'était très peu soucié de la faisabilité d'un tel projet, tant était merveilleux le tableau de ces voilures dessinées au fusain et à la craie sur une grande feuille bleue. Bien entendu Saugey m'a appelé et m'a demandé de réaliser cette idée que j'ai trouvée géniale. Très vite j'ai pressenti que cette fois il avait dépassé la limite de mes

capacités et de mes audaces. J'avais peu de courage pour me lancer dans cette aventure; pour moi le projet était une utopie technique. Pourtant la beauté architecturale de cet ensemble de voilures était telle que j'ai décidé de trouver des solutions au problème posé; j'ai cherché à conserver la volumétrie, l'alternance des formes, les vagues de ce relief de voilures. Pour tendre le tissu des voiles, il fallait des câbles et des poteaux pour les porter et les ancrer. Toutes ces structures n'apparaissaient pas sur les dessins de Saugey. C'est ainsi que les belles voilures, que j'imaginai tendues et portées par des airs frissonnants, sont devenues des tentes de grandeurs et de formes différentes. Sous cette forme, le projet devenait réalisable; grâce à l'habileté de Saugey et de ses architectes, les tentes n'avaient rien perdu en originalité ni en beauté. En quelques semaines j'avais dû me recycler en constructeur de voiles et de tentes. Aucune entreprise en Suisse n'a voulu réaliser ce projet.

C'est en Allemagne que j'ai trouvé un constructeur qui a accepté le contrat; il s'agissait d'une entreprise qui avait participé à la construction du zeppelin dans les années 1920. Le secteur du Port de l'Exposition nationale, vedette des photographes, a été un grand succès et a été publié dans des revues d'art et d'architecture.

Témoignage de l'ingénieur Pierre Froidevaux, publié dans *Le Cinéma Manhattan à Genève. Révélation d'un espace*, Association pour la sauvegarde du cinéma Manhattan, Genève, 1992.

Vie, Art & Cité, Bauen+Wohnen, Werk, L'Architecture d'aujourd'hui, Architecture, formes et fonctions, Urbanisme-architecture ou le *Bulletin technique de la Suisse romande*. Ses constructions y étaient documentées pendant ou peu après la fin des travaux, à l'instar de ce que pratiquait Le Corbusier. Mais ses écrits n'avaient pas l'envergure du langage caustique et fleuri de ce dernier, que Saugey admirait au demeurant. Il signa en outre des textes sur divers sujets liés à la technique et aux matériaux, à la relation entre l'architecture et la grande industrie, à l'urbanisme, aux routes et à la circulation.

Un autre aspect de la vie professionnelle de Saugey fut l'enseignement de l'urbanisme et de l'architecture, il est vrai assez tardivement, dès l'âge de 53 ans. Les années 1950 à Genève avaient été marquées par la personnalité d'Eugène Beaudouin, professeur et directeur de l'École d'architecture, créée en 1942 et élevée au rang d'École d'architecture de l'Université de Genève en 1946. Saugey fut appelé à y enseigner comme professeur chef d'atelier d'avril 1961 à la fin du semestre d'été 1970. Il dirigea l'atelier d'urbanisme, puis aussi celui d'architecture de première année. Son œuvre avait séduit les étudiants et son travail d'atelier stimulait la recherche de solutions individuelles et ponctuelles. Saugey n'y développait guère de théories abstraites. Il s'adonnait plutôt à l'étude de contextes précis, à l'enquête sur les besoins inhérents à un type de construction, sur les conditions climatiques et géographiques d'un site à bâtir. Il éveillait l'intérêt pour des techniques innovatrices ou apprenait à défendre un projet devant un jury.

Il n'est pas étonnant que Saugey, constamment en quête de nouveautés, à l'affût des dernières découvertes, ait été particulièrement séduit par certains types de constructions qui imposaient un programme exploitant des innovations techniques de pointe. Il conçut plusieurs projets d'hôtels de luxe, en Suisse comme à l'étranger, une

catégorie d'édifices qui imposait à l'architecte précisément de s'adapter aux technologies les plus récentes pour répondre au confort d'une clientèle plus exigeante.

L'extraordinaire évolution dans le domaine de la projection cinématographique ne devait donc pas le laisser indifférent, en particulier à Genève, sa ville natale, pionnière du cinématographe. Rappelons que la première projection publique du cinématographe Lumière en Suisse eut lieu lors de l'Exposition nationale à Genève, le 7 mai 1896, soit six mois après celle du Grand Café, boulevard des Capucines à Paris. Cette séance et celles qui lui succédèrent furent toutefois organisées en marge de la manifestation nationale, dans le Palais des Fées du Parc de plaisance, sur la rive droite de l'Arve, à côté du Village nègre!

Saugey proposa en Suisse et en France plusieurs « cinémas d'actualités », ces salles qui projetaient en permanence et en boucle des actualités. Rectangulaires et en pente, sans galerie, elles avaient été lancées aux États-Unis dans les années 1920 et étaient depuis lors en pleine expansion en France. Il importe de préciser que Saugey aspirait avant tout à la faisabilité d'un projet architectural. C'est ainsi qu'en 1937 il devint membre fondateur du conseil d'administration de la « Société pour l'exploitation en Suisse de cinémas d'actualités », la SPESCA, position qui permit à l'Atelier d'architectes de projeter plusieurs salles.

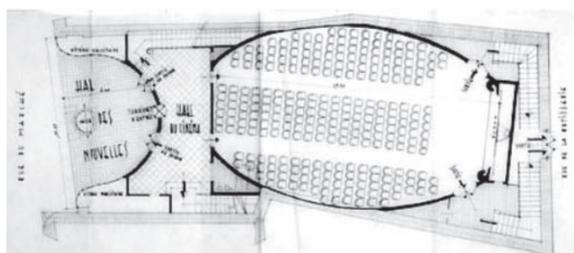
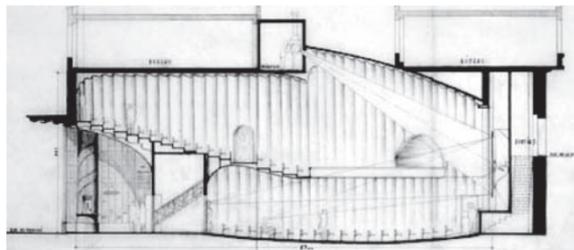
Son premier projet d'aménagement d'une salle de ce genre date de 1936. Il s'agit du Cinébrief, situé dans une vieille maison au centre de Nantes, dont la décoration intérieure fut confiée à l'artiste-peintre chaud-fonnier Georges Aubert, ami d'enfance de Le Corbusier. Saugey avait connu Georges Aubert dans le cadre du GANG en 1933 et il le sollicita aussi en 1937 pour le réaménagement extérieur et intérieur d'une ancienne salle genevoise, le Roxy, situé à l'angle de la rue Pradier et du square du même nom. Cette salle disparut en 1966.

Les principales salles genevoises

Roxy

(1937) rue Pradier

L'ancien cinéma d'actualités Novelty de 1929 fut réaménagé et modernisé en salle de 200 places par Saugey et ses associés de l'Atelier d'architectes Louis Vincent, René Schwertz et Henri Lesemann. L'artiste-peintre Georges Aubert lui conféra, selon les dires de l'architecte, une « sympathique ambiance grâce à des décorations très fines et à des harmonies de couleurs dont il a le secret ». La marquise de l'entrée fut dotée d'un caisson lumineux courbe affichant l'enseigne ROXY sur un panneau en métal blanc. Cette salle était intégrée dans un ancien bâtiment, à l'angle coupé, entre la rue Pradier et le square du même nom. Elle disparut en 1966.

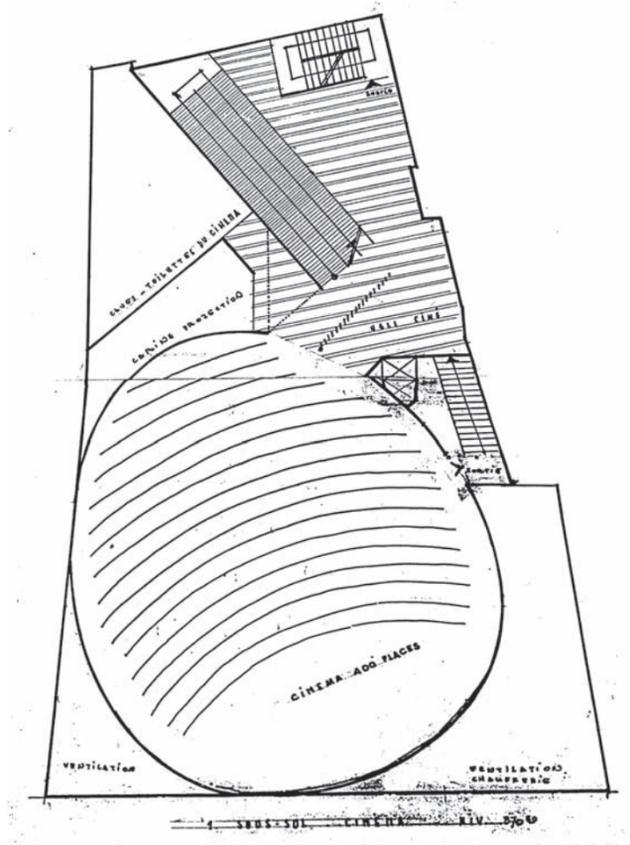


Coupe et plan du parterre, sans date. Fonds Saugey

Projet de cinéma d'actualités

(vers 1943) rue du Marché 16

Ce projet de cinéma d'actualités prévoyait l'aménagement d'une salle ovoïde, à parquet descendant de l'écran au parterre, et à parquet ascendant sur la galerie. La cabine de projection était au milieu du plafond, comme l'avaient préconisé l'architecte allemand Fritz Wilms ou l'Américain Ben Schlanger dans les années 1920, afin d'assurer une meilleure projection dans des salles en longueur.

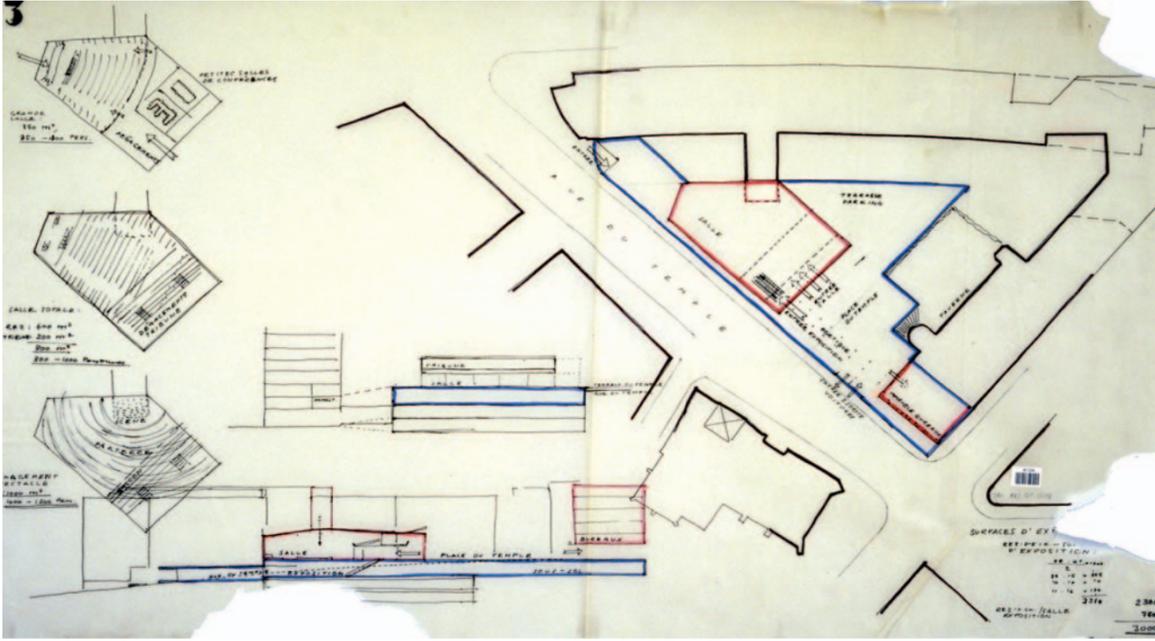


Fonds Saugey

Cité-Confédération

(projet de 1952-1953) rue de la Confédération

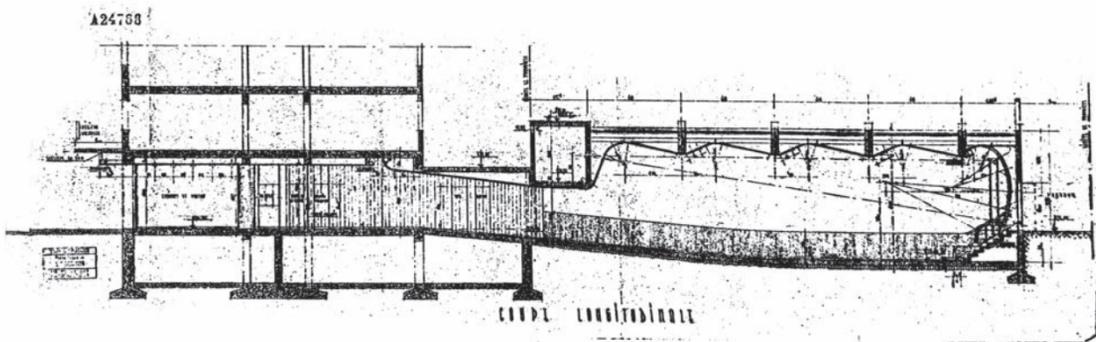
Il s'agissait d'une salle de cinéma d'actualités ovoïde de 400 places, sans galerie, à intégrer au sous-sol de l'immeuble Cité-Confédération, également de Saugey, qui fut démolie en 1977.



Esquisses d'implantation sur la rue du Temple, novembre 1950. Fonds Saugey

Ciné-Rhône (projet de 1948-1950) rue du Temple

Saugey avait projeté une salle de type cinéma d'actualités dans une aile qu'il désirait annexer à son Hôtel du Rhône, aménagée en sous-sol ou à l'étage (variantes avec ou sans galerie, pour recevoir 350 à 400 places). Une vaste marquise devait devancer le hall d'entrée située rue du Temple. Ce projet aurait été réalisé à l'emplacement de l'annexe construite en 1958 par Saugey et André Bordigoni.



Élysée (1951) boulevard du Pont-d'Arve

Fonds Saugey

La salle de cinéma d'actualités Élysée, de 400 fauteuils rouges en frêne naturel, très confortables, était aménagée en 1951 au rez-de-chaussée d'un ancien immeuble du boulevard du Pont-d'Arve. Une grille extérieure coulissante à barreaux entrecroisés mobiles donnait accès à l'étroite entrée, de 4 mètres de largeur, et au hall entouré de panneaux d'affichage et de vitrines. La caisse formait un angle obtus dans la continuation du mur latéral gauche de ce hall qui épousait, derrière ce local, une contre-courbe donnant ensuite, en légère pente, sur la salle de

projection avec son plafond aux mouvements de vagues. Les murs longitudinaux de la salle étaient revêtus à 90 cm de hauteur d'une boiserie pleine. La cabine de projection était aménagée dans un local isolé, surplombant l'arrière de la salle. L'écran de 3,47 mètres, précédé d'un podium, était jouté de part et d'autre de sorties de secours. Ce cinéma fut transformé en 1989 en salle de billard à l'enseigne du Borsalino qui disparut à son tour pour laisser place en 2015 au Studio 49, un espace événementiel.



À l'affiche: *Ça va barder*, de John Berry, avec Eddie Constantine et May Britt, sorti en 1955.



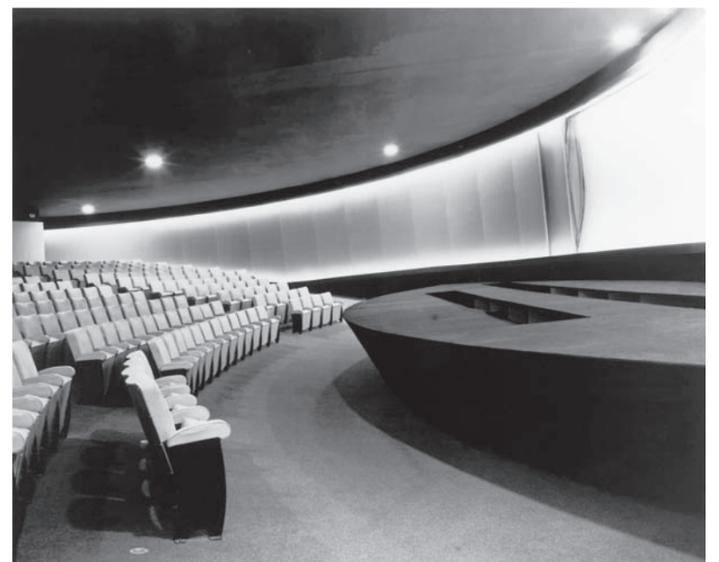
Gustave Klemm/Documentation photographique Ville de Genève

Le Paris (1956-1957) avenue du Mail

Ce deuxième cinéma de Saugey destiné à la projection de longs métrages comptait à l'origine 900 places. Il fut enchâssé, pendant la construction du complexe conçu par les architectes Pierre Bussat et Jean-Marc Lamunière, dans une cuve de lestage placée à neuf mètres sous le niveau de la rue. Sa conception avant-gardiste, unique en son genre, a valu à cette salle d'être classée en 1993, après un combat pour sa sauvegarde. Ce cinéma fut appelé Manhattan de 1985 à 1996; c'est aujourd'hui l'Auditorium Fondation Ardit. Son architecture intérieure est caractérisée par la dissimulation des structures portantes, voilées par des parois fuyantes et des rampes aériennes, engendrant un espace magique, illusion de la parfaite évasion, d'apesanteur, sans aucun lien avec la turbulence de la vie et du trafic extérieurs, contrairement au Plaza.



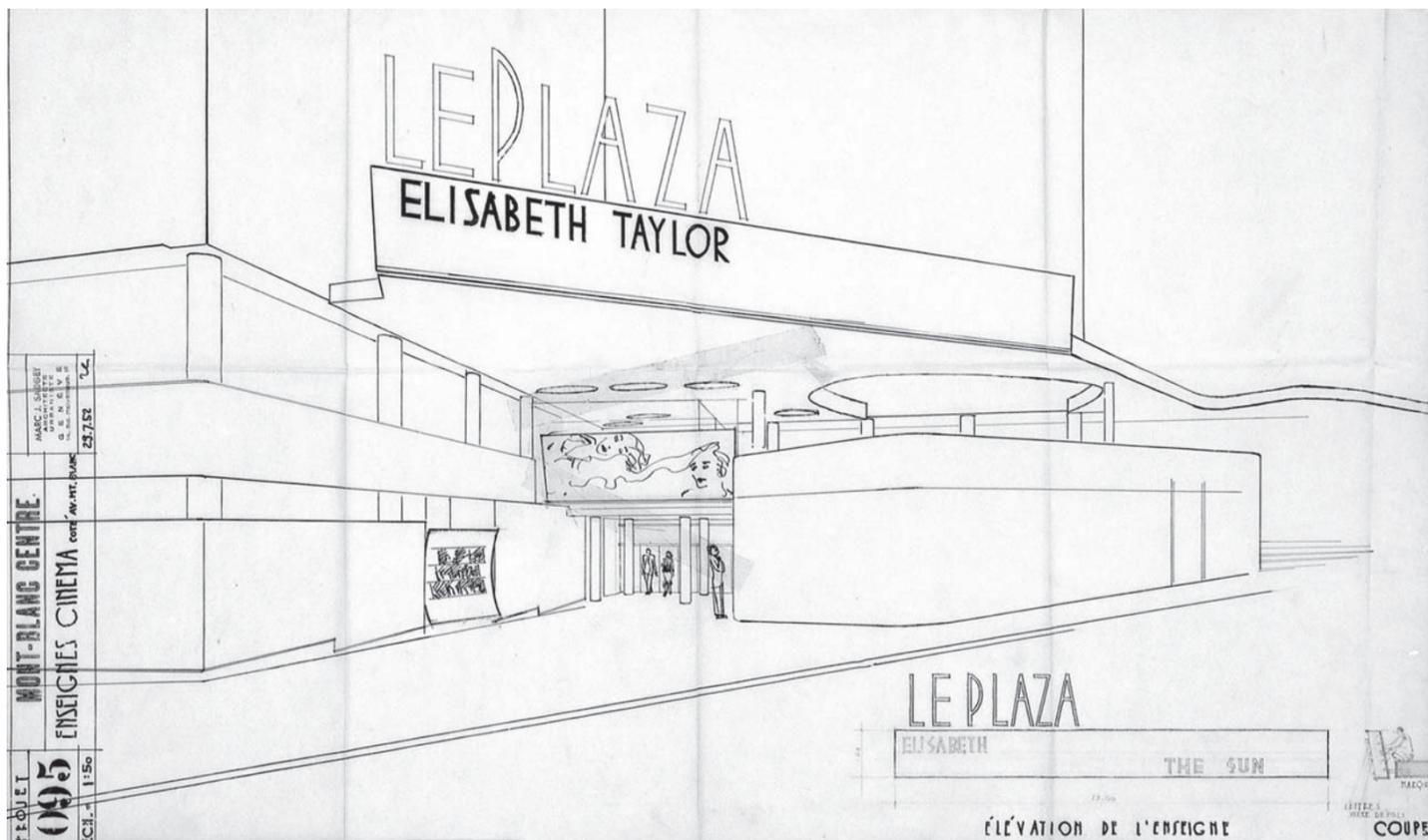
À l'affiche du Star en 1958: *Le salaire du diable*, de Jack Arnold, avec Jeff Chandler et Orson Welles.



Gustave Klemm /Documentation photographique Ville de Genève

Le Star (1957) rue des Alpes

Ce cinéma de longs métrages, le dernier projeté par Saugey après Le Paris et Le Plaza, a été subdivisé en trois salles appelées les Classic en 1975, puis démoli en 1987 avec l'ensemble Gare-Centre dans lequel il était encastré. Il s'agissait d'une salle sans galerie, avec plus de 300 sièges de couleur rouge disposés en éventail et montant en pente régulière du vaste écran concave vers la cabine de projection.



Perspective de l'entrée du cinéma depuis la rue Chantepoulet. Dessin Louis Bongard, 1952. Fonds Saugey



Le film de Marcel Carné *Thérèse Raquin* fut projeté au Plaza peu après sa sortie fin 1953. Photographie André Kern

Après divers autres projets, comme le Ciné-Rhône qu'il avait l'intention d'annexer en 1948-1950 à son Hôtel du Rhône à Genève, Saugey réalisa son dernier cinéma d'actualité, l'Élysée, dont le programme proposait la projection en boucle des actualités *Éclair-Journal*, un documentaire et un dessin animé. Cette salle, inaugurée le 23 mai 1951, fut intégrée dans un ancien immeuble du boulevard du Pont-d'Arve. Elle fut transformée en 1989 en salle de billard, qui disparut à son tour pour laisser place en 2015 à un espace événementiel.

Dans les années 1950, époque charnière du 7^e art, Saugey marqua Genève par ses trois grandes salles avant-gardistes, aux destinées multifonctionnelles, intégrées dans des ensembles multifonctionnels, dont deux avaient été conçus par lui-même :

- Le cinéma Le Plaza, construit en 1951-1952 dans son complexe Mont-Blanc Centre, ouvert en décembre 1952 et fermé en janvier 2004, sauvé en 2019 de sa démolition annoncée et aujourd'hui classé.
- Le Paris, construit en 1956-1957, enchâssé dans un ensemble conçu par Pierre Bussat et Jean-Marc Lamunière à l'avenue du Mail, inauguré le 3 octobre 1957, rebaptisé Manhattan en 1985, puis laissé à l'abandon. Une importante campagne de sauvegarde empêcha sa démolition. Classé en 1993, la Fondation Arditl l'acquiesça en 1994 et le céda l'année suivante à l'État de Genève. Restauré par le bureau d'architectes Devanthery-Lamunière et rebaptisé en 1996 Auditorium Arditl-Wilsdorf, du nom des bailleurs de fonds, puis Auditorium Fondation Arditl, cet espace est affecté à des activités universitaires et culturelles, essentiellement cinématographiques.
- Le Star, avec son entrée à la rue des Alpes, intégré dans le complexe Gare-Centre de Saugey, longeant la rue de Lausanne, ouvert le 31 décembre 1957, remplacé en 1975 par les trois salles du Classic. Cet ensemble a été démoli en juillet 1987.

Le Plaza, la première salle de Saugey conçue dans un esprit d'avant-garde technologique et stylistique se situe à la rue de Chantepoulet n° 1-3, à mi-chemin entre la gare Cornavin et le lac. Ce cinéma a été réalisé en collaboration avec son ingénieur «attitré», Pierre Froidevaux, et Maurice Cosandey, responsable des ateliers de construction de l'entreprise Zwahlen & Mayr de Lausanne. La première requête, déposée par Saugey le 14 décembre 1951 pour la SA Mont-Blanc Centre, avait pour objet «la construction d'un bloc locatif, commercial et d'une salle de cinéma». Elle fut publiée

dans la *Feuille d'avis officielle* le 15 janvier 1952. Le cinéma faisait donc partie de l'ensemble multifonctionnel de Mont-Blanc Centre, constitué de trois immeubles, et réalisé au cours de la première étape de construction de ce complexe (1951-1954) qui était à l'époque le plus grand chantier de Genève.

La réputation de ce cinéma, jugé très réussi et largement publié, dépassait les frontières de la Suisse. Cette salle, comptant 1230 places, était la première à avoir été spécialement conçue pour la projection de films panoramiques, permettant, le cas échéant, de réduire ou d'augmenter jusqu'à près de 12 mètres la largeur de l'écran doté d'un cache, par un jeu de rideaux coulissants (le système «modernfold»).

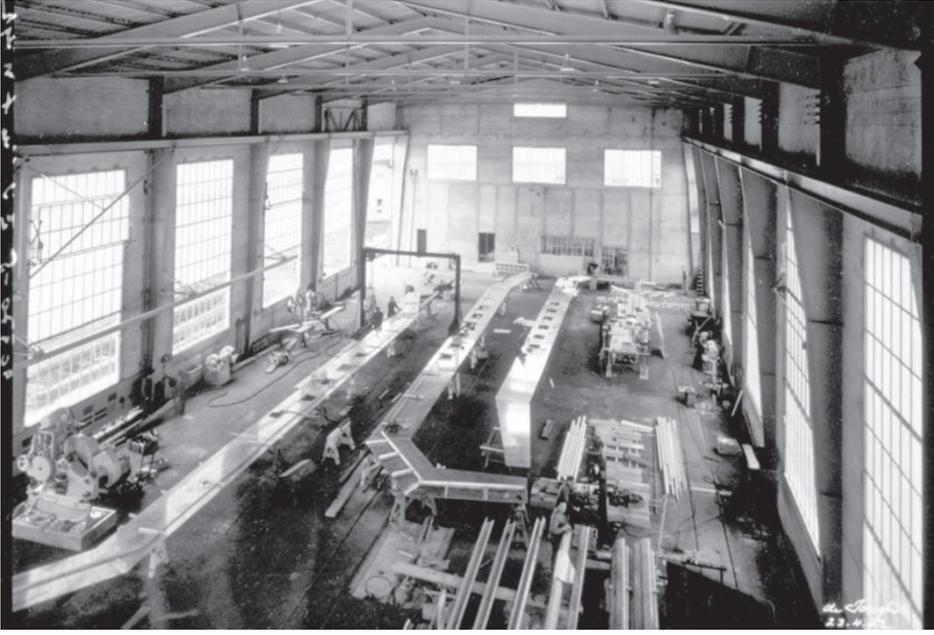
Elle fut ouverte en décembre 1952 avec la projection du film *Le petit monde de Don*

Camillo de Julien Duvivier, tourné en 1951. Le 22 décembre 1953, le cinéma affichait en première suisse *The Robe (La Tunique)*, film américain réalisé la même année par Henry Koster, premier film exploité en Cinéma-Scope. En octobre 1953, Le Plaza avait déjà programmé une démonstration de cette nouvelle technique de projection, alors que la première européenne avait eu lieu le 18 juin dans la grande salle du Rex à Paris, précédée des premières mondiales aux Studios 20th Century Fox d'Hollywood du 18 au 21 mars, et au Roxy de New York le 24 avril.

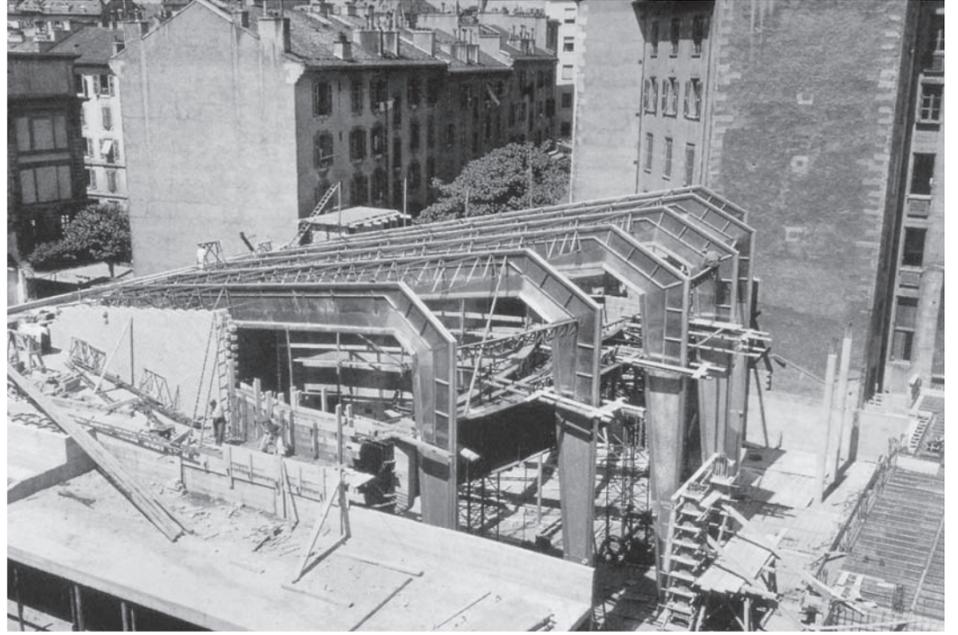
L'entrée au cinéma Le Plaza, protégée par une imposante marquise formant terrasse, fut placée au rez-de-chaussée inférieur, dans un passage couvert traversant l'immeuble de la rue de Chantepoulet à la rue du Cendrier. Cette «rue intérieure»,

agrémentée d'arcades commerciales, constituait une véritable «promenade architecturale», liée à la chaussée et à l'espace urbain.

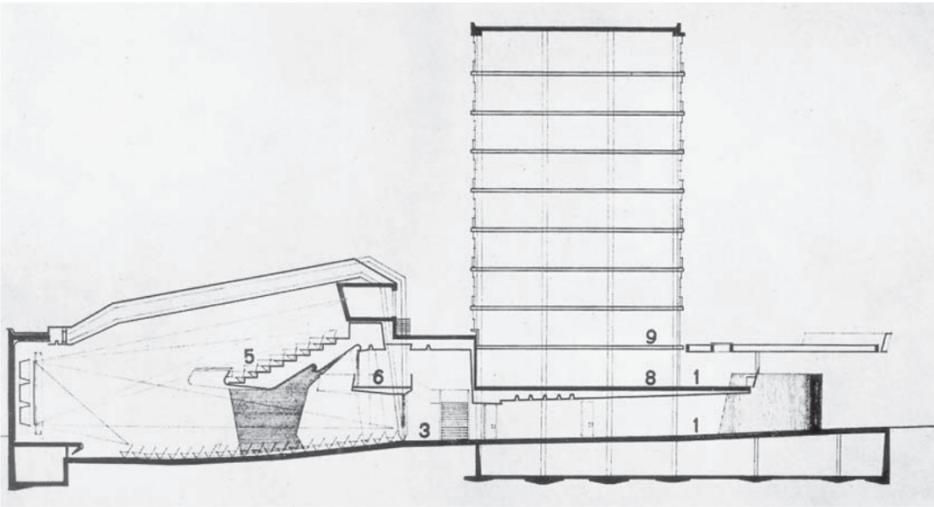
Six grandes fermes en aluminium, de 40 mètres de longueur, préfabriquées en usine, forment la charpente de couverture du cinéma. Ces structures porteuses furent laissées apparentes dans leur partie inférieure, sans aménagement de faux-plafond, formant ainsi des éléments plastiques. Aucun décor superflu, créant des reflets inutiles, ne devait gêner la vision. Il s'agissait là de la première réalisation de ce genre en Suisse, voire en Europe. La galerie d'une portée de 20 mètres, la plus longue alors jamais réalisée – une prouesse de l'ingénieur Pierre Froidevaux imposée par Saugey –, s'appuie sur deux grands supports latéraux en béton armé sur lesquels reposent les sommiers, les retombées du poids de la structure.



Fabrication des portiques du Plaza dans les ateliers Zwahlen & Mayr, 1952.
Archives Zwahlen & Mayr, Aigle



Le montage de la structure en aluminium sur le chantier du Plaza. Photographie Max Kettel



Cinéma Le Plaza et Mont-Blanc Centre, coupe, 1951. Fonds Saugey



Vue intérieure de la salle de projection. L'aluminium de la structure sert de réflecteur à la lumière. Photographie Max Kettel



La galerie d'une seule portée et, à droite, le foyer-promenoir. Photographie Gustave Klemm/Documentation photographique Ville de Genève



L'ensemble Mont-Blanc Centre, à l'angle de la rue Chantepoulet et de la rue du Cendrier, en 1955. Le film d'Yves Allégret *Oasis*, avec Michèle Morgan et Pierre Brasseur, est à l'affiche. Bibliothèque de Genève, centre d'icongraphie

La partie inférieure de la galerie était ainsi rendue entièrement libre. La structure et les solutions techniques adoptées ont donc engendré des formes, des volumes et espaces qui ont créé tout l'effet aérien et la qualité formelle de cette salle.

Avant des travaux de transformations bien malheureux, en particulier en 1997, le foyer-promenoir, donnant à mi-hauteur sur le vaste hall d'entrée, pouvait s'ouvrir du côté de la salle pendant les entractes. La continuité visuelle de l'espace était aussi complétée par la possibilité d'ouvrir les rideaux ornant les grands pans vitrés du hall d'entrée. L'effet de transparence était alors total. Il permettait un dialogue entre fiction cinématographique et réalité de la ville ou le transfert de l'agitation urbaine, de la rue, au monde imaginaire du cinéma. Ce dialogue est absent au cinéma Le Paris qui, lui, est plongé dans une totale apesanteur onirique.

Le cinéma Le Plaza a connu des transformations successives, réduisant peu à peu le nombre des sièges. Lors des derniers grands travaux datant de juin à août 1997, un nouvel écran, mesurant 6,6 mètres de hauteur et 14 mètres de largeur, fut aménagé devant l'ancienne toile CinémaScope de 4,7 sur 12 mètres avec cache mobile. L'espace entre les rangées fut porté à 130 cm, contre 88 à l'origine, et les nouveaux fauteuils rouges de 66 cm de largeur vinrent remplacer les anciens de 56 cm. Le premier rang fut déplacé à 8 mètres de l'écran.

La couleur du plafond, un bleu foncé à l'origine pour éviter tout reflet, fut modifiée et les fermes apparentes malencontreusement dotées de rampes lumineuses. Saugey précisait que le bleu au Plaza et au cinéma Le Paris « donne un climat poétique et incite à la rêverie ».

2^{me}
semaine

Pour la 1^{re} fois
en
CINÉMASCOPE

Michèle MORGAN
Pierre BRASSEUR

Un film d'YVES ALLEGRET

OASIS

une histoire bouillonnante... de
passions... d'amour... et de haines!...

Michèle MORGAN sous un aspect
nouveau... dans un rôle sensationnel!

UN FILM INOUBLIABLE

Louez et retirez
vos billets
à l'avance

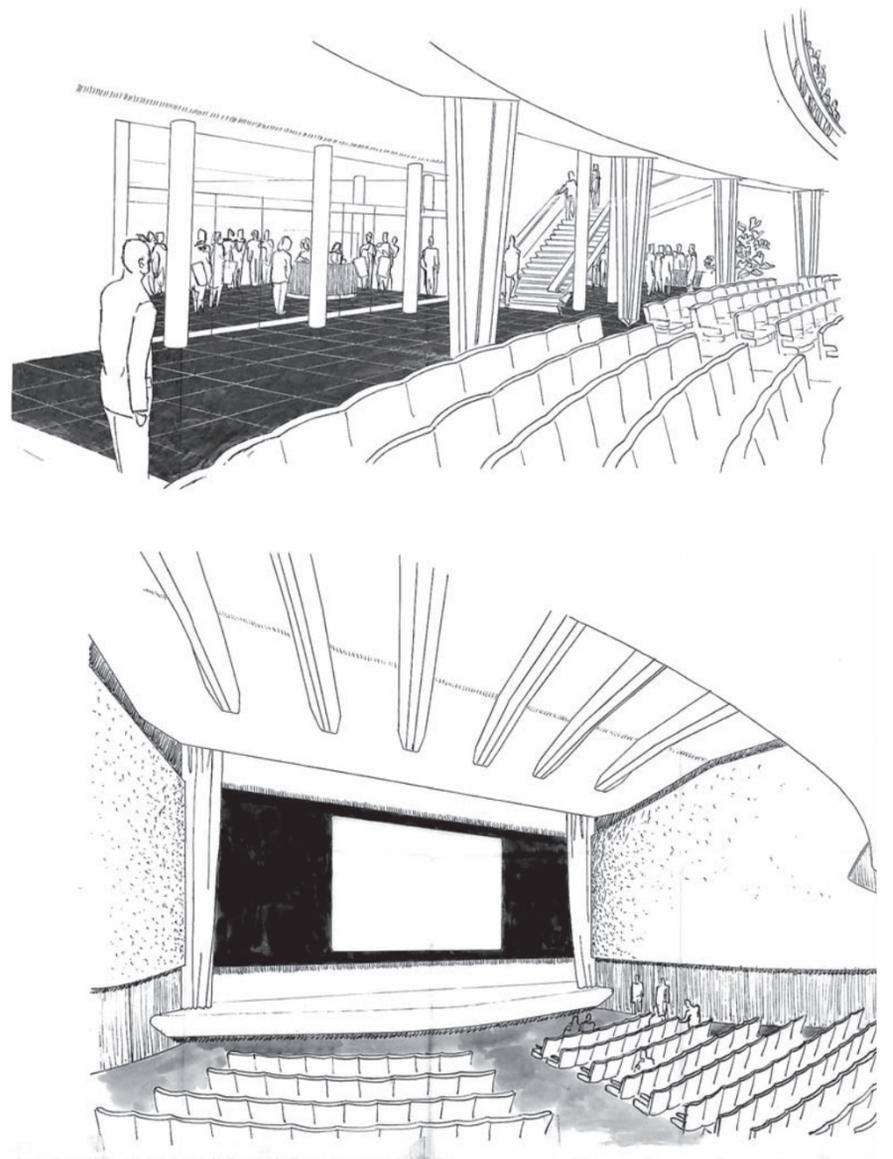
PLAZA
CINÉMA

Tél.
32 67 00

Nat. 14,30 et 17 h. Soirée 20.45. Esc. 10.30 à 12.15 et 13.45 à 20 h.
Dès 20 h., la Direction disposera des billets non retirés

Journal de Genève, 12 mai 1955.

Le foyer fut agrandi en empiétant sur la salle au profit d'un bar et d'un distributeur de pop-corn et le hall obturé côté salle par une paroi en bois. Le subtil jeu d'échange entre vies intérieure et extérieure, onirique et concrète, donné par l'ouverture ponctuelle des rideaux qui séparaient ces deux espaces, et la vue plongeante depuis la galerie-foyer à la fois sur la salle et le hall furent ainsi supprimés. Cependant, ces interventions étaient réversibles. C'est tout l'enjeu du processus de restauration qui débute aujourd'hui.



Cinéma Le Plaza, perspectives de l'aménagement du foyer et de la salle. Dessins Louis Bongard, 1951. Fonds Saugey